NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

58 Nº 8 1931

Le cinquantenaire des congrès eucharistiques internationaux. Lille 1881-1931

Émile BERGH (s.j.)

p. 690 - 702

https://www.nrt.be/es/articulos/le-cinquantenaire-des-congres-eucharistiques-internationaux-lille-1881-1931-3380

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le cinquantenaire des congrès eucharistiques internationaux. Lille 1881-1931.

Du 1er au 5 juillet dernier, le huitième congrès eucharistique national français, tenu à Lille, a commémoré le cinquantenaire des congrès eucharistiques internationaux. Cet anniversaire ne pouvait passer inaperçu. Au cours d'un demi-siècle, trente congrès eucharistiques internationaux ont provoqué, en l'honneur du Saint-Sacrement, les manifestations les plus grandioses de foi et de piété. L'œuvre a désormais sa place marquée dans la vie de l'Église. Nous nous proposons de retracer les grandes étapes de son développement et de signaler quelques détails plus caractéristiques du congrès jubilaire.

Les congrès doivent leur origine à l'ardente dévotion pour l'Eucharistie d'une sainte fille de France, Mademoiselle Marie Tamisier. Née à Tours, le 1er novembre 1834, élève de sainte Madeleine-Sophie Barat, particulièrement touchée des abaissements et de l'abandon du Sauveur au Saint-Sacrement, Mademoiselle Tamisier semblait ne vivre que pour glorifier l'Hostie. Elle fut en rapport avec Monsieur Dupont, « le saint homme de Tours », avec le bienheureux Pierre-Julien Eymard, avec le vénérable Père Chevrier.

En 1873, la consécration au Sacré-Cœur d'un groupe de *soixante députés français, qui en représentaient deux cents*, fait entrevoir à Mademoiselle Tamisier ce que Dieu attend d'elle. « J'en eus comme la vision, déclare-t-elle; Dieu m'appelait à me vouer au salut social par l'Eucharistie. » Malgré de nombreuses difficultés, elle parvient à organiser en 1874, à Avignon, le premier des « pèlerinages eucharistiques. » Conduire les foules aux sanctuaires que des miracles du Saint-Sacrement avaient rendus célèbres, tel était le but de cette institution. En mai 1875, à la demande des catholiques du Nord, spécialement de Philibert

Vrau (1), le second pèlerinage se dirige vers Douai. Ici déjà, une séance d'études sur les œuvres eucharistiques dans le diocèse de Cambrai s'ajoute aux cérémonies religieuses.

Bientôt, sous l'impulsion de Mgr Mermillod, Mademoiselle Tamisier conçoit de nouveaux projets, plus vastes encore. « On ne peut rien aujourd'hui, lui avait fait remarquer le vicaire « apostolique de Genève, dans aucun domaine, que par les « congrès. Il faudra, pour réveiller les masses, les rapprocher « de Jésus-Christ et les sauver, des *congrès de l'Eucharistie* ». Soutenue par Mgr de Ségur, le saint prélat aveugle, Mademoiselle Tamisier intéresse à ses desseins tout un groupe d'amis de l'Eucharistie : Mgr de la Bouillerie, le P. Tesnière, M. de Benque, président de l'adoration nocturne à Paris, MM. de Pellerin, de Nicolay, de Foresta... L'approbation bienveillante de Rome est assurée d'avance : « Aux œuvres eucharistiques, j'accorderai tout », déclare Léon XIII, le 17 avril 1878.

Hélas! l'heure est critique. En France, la campagne de laïcisation bat son plein. En 1880, dans la plupart des grandes villes, les processions vont être interdites et la loi Ferry sur l'enseignement primaire sera votée le 16 juin 1881. Mademoiselle Tamisier se tourne vers le cardinal Dechamps, archevêque de Malines. La situation n'est pas meilleure là-bas; on ne peut songer à organiser pour l'instant en Belgique une grande manifestation religieuse. Sans se décourager, « la mendiante du Saint-Sacrement » part pour la Hollande; elle y trouve le même insuccès. L'entreprise semble donc devoir être abandonnée. Mgr de Ségur lui écrit : « Je crois que notre désir n'était « qu'un simple désir de foi et d'amour ardent. Aujourd'hui, « l'exécution de ce magnifique projet me semble impraticable. « Comme les vieilles hirondelles qui ne sont plus capables de « fendre l'air, je me mets forcément à l'arrière-garde. »

(1) Très dévot lui-même à l'Eucharistie, Philibert Vrau avait fondé à Lille, en 1857, et répandu dans le Nord l'œuvre de l'adoration nocturne. En 1873, il mettait la question des œuvres eucharistiques en tête du programme du premier congrès des catholiques du Nord. On sait que la cause de béatification de ce grand chrétien a été introduite en cour de Rome le 17 juin 1930, en même temps que celle de son beau-frère, Camille Féron-Vrau, l'émule de toutes ses vertus et le compagnon de toutes ses entreprises apostoliques.

Cependant il reste un espoir, pense M. de Nicolay. On pourrait s'adresser encore aux amis de Lille qui, en ces dernières années, ont si heureusement organisé leurs *Congrès des catholiques du Nord*. A la proposition qui lui est faite, le 4 avril 1881, par M. de Benque, Philibert Vrau s'empresse de répondre : « Puisque « vous persistez dans votre projet de congrès eucharistiques « internationaux, nous ne pouvons pas ne pas nous mettre à votre « disposition. Donc, si vous voulez faire le congrès à Lille, nous « vous aiderons de notre mieux ».

Le 10 mai, Philibert Vrau est à Rome, pour demander la bénédiction du Pape. Le 28 juin, après une préparation de moins de trois mois, s'ouvrait à Lille le premier congrès eucharistique international. Le compte-rendu, un grand in-8° de 600 pages, premier d'une série de trente forts volumes, nous a conservé le nom de tous les participants; ils étaient 363, français et belges pour la plupart et quelques représentants de six autres nations. Le but du congrès est précisé de la manière suivante : faire connaître les œuvres eucharistiques établies dans les divers pays; répondre à l'apostasie officielle par une protestation de foi et d'attachement au Christ. Les réunions se tiennent à la Maison Albert le Grand, dépendance de la jeune université catholique de Lille; et tandis que se poursuivent les séances d'études, des congressistes se relaient sans interruption, dans la petite chapelle, pour l'adoration du Saint-Sacrement. Le dernier jour, 30 juin 1881, quatre mille hommes rassemblés dans l'antique église Saint-Maurice inaugurent la série des fameuses processions de clôture, les pacifiques triomphes du Roi eucharistique.

Le mouvement lancé, Mademoiselle Tamisier rentre dans l'ombre; jusqu'à sa mort, en 1910, son nom ne fut guère connu que de ses premiers collaborateurs. A Philibert Vrau revient l'honneur d'avoir assuré la vitalité de l'œuvre, en fondant, quelques semaines après les fêtes de Lille, le *Comité permanent des congrès eucharistiques internationaux*. Cet organisme, présidé par un évêque — depuis 1901, par Mgr Heylen, évêque de Namur — est à la fois l'âme du mouvement et le gardien fidèle des traditions. A travers les différences de temps et de lieux, il conserve aux grandes manifestations eucharistiques leur

caractère essentiellement religieux. C'est lui qui fixe le sujet des assemblées générales, qui inspire et dirige les travaux des comités nationaux (1) et locaux.

De 1881 à 1902, quatorze congrès eurent lieu à intervalles plus ou moins réguliers. La France et la Belgique sont les centres habituels de réunion; huit congrès se tiennent en France, quatre en Belgique, deux seulement dans les autres pays : un à Fribourg en 1885, l'autre à Jérusalem en 1893. La préparation de ce dernier fut particulièrement laborieuse à cause des susceptibilités des diverses Églises établies en Terre-Sainte. Il fallut la charité et la force d'âme du cardinal Langénieux, légat pontifical, pour venir à bout de toutes les difficultés. Ce congrès fait date dans l'histoire du rapprochement des catholiques latins avec les orientaux.

A partir de 1904 jusqu'à la guerre, les congrès se réunissent chaque année; mais la France et la Belgique perdent pour de bon leur monopole. En 1905, on est à Rome — en 1908, à l'occasion du congrès de Londres, l'Angleterre accueille, pour la première fois depuis des siècles, un légat du Pape — en 1910, c'est le Nouveau Monde qui reçoit les congressistes de l'Eucharistie à Montréal — à Madrid, en 1911, le roi Alphonse XIII, à Vienne, en 1912, l'empereur François-Joseph escortent le Saint-Sacrement à la procession de clôture. Le 26 juillet 1914, s'achevait le second congrès de Lourdes, consacré tout entier à la Royauté sociale du Christ.

Avec le congrès de Rome en 1922, commence une nouvelle étape. Désormais, les congrès internationaux se tiendront tous les deux ans, alternant avec des congrès nationaux de France. Le mouvement devient, à la lettre, mondial. Ce n'est plus de pays en pays, mais de continent en continent que les congrès font acclamer le Christ eucharistique. Qu'il suffise de rappeler

(1) Les congrès internationaux n'ont pas tardé à être suivis d'assemblées *eucharistiques nationales, régionales, diocésaines.* C'était le vrai moyen d'atteindre tout le peuple chrétien. Dans divers pays, par exemple en France, en Italie, en Yougo-Slavie, des *comités permanents nationaux* se sont constitués. On s'étonnera peut-être d'apprendre que la Belgique n'est pas encore dotée de cet organisme national.

des noms encore présents à toutes les mémoires : Amsterdam en 1924, Chicago en 1926, Sydney en 1928, Carthage en 1930. Et voici que l'Irlande catholique nous promet de rassembler en juin, à Dublin, ses masses...

Quelques jours après avoir accepté d'organiser à Lille le congrès de 1881, Philibert Vrau déclarait devant les confrères de l'adoration nocturne : « Nous porterons l'Ostensoir jusqu'aux confins du monde »! Pressentiment prophétique, que les événements ont vérifié! A travers le monde entier, les congrès ont déroulé une immense procession du Saint-Sacrement. Les plus grandes cités se sont disputé l'honneur d'être les reposoirs de cette pompe triomphale. Sur son parcours des millions d'hommes de toute race se sont prosternés devant l'Hostie. Parti de Lille, il y a cinquante ans, l'Ostensoir y revenait au début de juillet dernier, auréolé d'une gloire incomparable.

* * *

Faire régner le Christ dans et par l'Eucharistie, voilà pour Mademoiselle Tamisier l'objectif des congrès. Déjà à Lille, en 1881, M. de Belcastel et un israélite converti, l'abbé Joseph Lémann, avaient, en deux discours très remarqués, fait acclamer la Royauté du Christ. Touchée dans la suite en diverses circonstances, traitée spécialement à Lourdes en 1914, consacrée par l'institution d'une fête nouvelle, l'idée centrale du mouvement allait, comme de juste, fournir le thème général du congrès jubilaire.

« Catholiques du vingtième siècle de rédemption, écrivait le « cardinal Liénart dans la pastorale d'indiction du congrès, « nous sommes actuellement les citoyens de ce royaume de Dieu « conquis par le Christ-Roi et placé désormais sous son sceptre « eucharistique. Il nous faut comprendre son règne pacifique « et suivre sa loi d'amour afin d'accepter d'abord sur chacune « de nos âmes son empire personnel et bienfaisant. Mais il nous « faut aussi collaborer avec notre Roi de mansuétude et de bonté. « Notre congrès se propose précisément de nous y inviter... »

A cet appel au règne pacifique du Christ, les circonstances locales donnaient une singulière actualité. Depuis sept semaines un conflit social aigu avait arrêté toute l'industrie textile du Nord; trois à quatre cents usines étaient fermées, cent vingt mille ouvriers faisaient grève. Dans son discours d'ouverture du congrès, le cardinal Liénart, après avoir regretté l'insuccès de ses tentatives de conciliation ajouta : « Que ce congrès donc ait pour « intention suprême de charité d'obtenir que, en notre région, « la paix chrétienne s'établisse sur le monde du travail, sur « la vie professionnelle selon les enseignements mêmes si souvent « répétés par le Souverain Pontife, dont Nous sommes très sûr « d'exprimer en ce moment la pensée (1) ». Afin que toute la population participât davantage aux bienfaits du congrès, le zélé pasteur du diocèse de Lille fit donner ces jours-là une sorte de mission eucharistique dans les vingt-trois paroisses de sa ville épiscopale. Chaque matin, à la messe de communion, on exposait en bref aux fidèles ce qui allait être le sujet des rapports et des discours de la journée. Le vendredi 3 juillet, premier vendredi du mois, on devait, dans toutes les églises du diocèse, par une cérémonie en l'honneur du Sacré-Cœur, s'associer aux fêtes de Lille.

Le geste discourtois et sectaire de la municipalité lilloise, interdisant sur son territoire les cortèges du congrès, n'eut d'autre effet que de stimuler l'ardeur des catholiques, et de faire mieux ressortir la puissante vitalité de l'idée religieuse au cœur des foules. Les grandes manifestations publiques se déroulèrent sur le territoire de La Madeleine... aux portes mêmes de la ville, dans un cadre bien plus avantageux, paraît-il, que ce qu'on aurait pu trouver à l'intérieur de la cité.

La désignation du cardinal Liénart lui-même comme légat pontifical avait rempli de joie et de fierté le cœur des Lillois. On put s'en rendre compte aux acclamations chaleureuses qui, le soir du 1er juillet, saluèrent le légat lors de sa réception en l'église Saint-Maurice. L'attachement traditionnel des

(1) On eut la joie d'apprendre pendant le congrès un commencement de solution de la crise; ce n'est toutefois que fin juillet que le travail fut repris partout.

catholiques du Nord au Saint-Siège s'exprimait avec un enthousiasme d'autant plus grand que le représentant officiel du pape leur était plus cher. A maintes reprises, au cours de ces journées, la pensée des congressistes se porta vers le Père commun et il était particulièrement touchant de constater en quelle étroite union de sentiments le légat vivait avec le Souverain Pontife.

La première journée du congrès comportait un double programme. Les séances d'études et les prédications devaient traiter du *Sacrifice eucharistique comme principe de la glorification du Père;* de leur côté, les petits croisés de l'Hostie allaient présenter, ce jour-là, à leur Chef, l'hommage de leur amour et de leur fidélité. Le matin, ils étaient dix mille à la messe de communion dans le parc de l'institut Saint-Maur. L'autel dressé sur le perron de la cour d'honneur était dominé par un baldaquin d'où descendaient de grandes guirlandes de roses artificielles. Il en courait aussi tout le long de la façade et le gai soleil du matin rendait plus vive et plus fraîche encore cette décoration. Sur l'autel se trouvaient rangés vingt-six ciboires, contenant huit mille hosties, que Mgr Jansoone, évêque auxiliaire de Lille, allait consacrer au cours de la messe.

Trente-deux bancs de communion avaient été dressés sur les pelouses du parc : pendant vingt minutes, on y vit défiler de longues théories d'enfants. Ils étaient si purs dans leur tunique blanche, à croix rouge ou bleue, le visage radieux mais recueilli sous le heaume de toile ou le voile léger!

L'après-midi, sur l'esplanade du congrès, au pied du reposoir monumental (1), plus de cinquante mille enfants étaient massés, chacun porteur de trois roses, symboles des sacrifices, des communions et des prières qui avaient préparé le succès du congrès. Au cours de la « cantate des roses » qui interprétait le sens de l'offrande de ces fleurs, une délégation de jeunes croisés remit au cardinal légat deux superbes albums, bilan du trésor spirituel rassemblé par tous ces enfants... et leurs frères du monde entier :

(1) L'expression, consacrée par l'usage du comité organisateur, n'a rien d'exagéré. Cette construction n'avait pas moins de 17 m. de hauteur, 41 m. de longueur, et 22 de profondeur.

au total plus de trois millions de communions, plus de deux millions de sacrifices, cinquante-deux millions de prières et de bonnes œuvres diverses.

Puis au chant du « Lauda Jerusalem » et de l' « Hosanna Filio David », le Saint-Sacrement s'avance au milieu des rangs pressés des enfants, tandis que les cent cinquante mille fleurs blanches, rouges et roses, s'agitent au-dessus des têtes. Comme aux processions de Lourdes, des acclamations de foi et d'amour saluent le passage de l'Hostie. Au sommet des gradins du reposoir, l'autel disparaît sous une décoration étincelante et enivrante de lys naturels. C'est le cardinal légat lui-même qui donna la bénédiction du Saint-Sacrement : plus de cent mille personnes la reçurent ce jour-là.

Le sacrement de l'Eucharistie, principe d'union et de paix entre les hommes, tel était le sujet de la deuxième journée. Avant que les rapporteurs n'aient établi cette thèse, des centaines de congressistes la « vécurent » en assistant et en communiant à une messe en rite byzantino-slave, dans la chapelle de l'université catholique. A l'autel unique, dressé dans le chœur, concélébraient trois prêtres russes et le R. P. Omez, dominicain français, supérieur du séminaire pontifical Saint-Basile à Lille. Après l'Evangile, le R. P. Omez montra comment latins et orientaux, catholiques et orthodoxes se rencontrent dans une foi unique au mystère eucharistique, dans l'oblation d'un même sacrifice, dans la manducation d'un même aliment surnaturel. Dans les liturgies, qui de prime abord semblent les séparer, les rites essentiels sont en fait identiques. C'est autour de l'Eucharistie et par elle que se fera le plus facilement l'union de tous les chrétiens.

Des séances d'études de la matinée nous retiendrons surtout l'exposé très substantiel que M. le chanoine Masure, directeur au grand séminaire de Lille, fit du texte de saint Paul, I Cor. X, 17: « *Unum corpus multi sumus, omnes, qui de uno pane participamus.* » « Ce serait une grande erreur et en tout cas une grande lacune « doctrinale, dit le rapporteur, que d'assimiler la communion « eucharistique à ces petites tables séparées que les restaurants « modernes ont substituées aux antiques tables d'hôte, ou à

« ces repas individuels que les délaissés de ce monde prennent « dans leurs mansardes solitaires. Les facilités plus grandes « dont l'Église, depuis plusieurs siècles, entoure la communion « eucharistique, la permission accordée et l'usage universelle- « ment répandu aujourd'hui de communier en dehors de la « messe, à n'importe quel moment rapide de la matinée, ont « peut-être eu l'inconvénient de rejeter trop dans l'ombre cette « grâce incontestable de l'union divine entre tous les frères. La « piété n'exploite peut-être plus assez cette richesse; un certain « individualisme religieux ne devrait pas être la conséquence « de cet individualisme rituel... Il faut retourner aux principes... « Dans notre Église où tout se tient, ce n'est pas un paradoxe de « voir une continuité de pensée entre la doctrine eucharistique de « Pie X et la doctrine sociale de Léon XIII et de Pie XI. »

La réunion sacerdotale de l'après-midi, à la basilique Notre-Dame de la Treille, groupa un millier de prêtres autour du cardinal légat et des seize évêques présents. Mgr Ruch, de Strasbourg, aumônier militaire au vingtième corps d'armée pendant la guerre, rappela ce que l'Eucharistie avait été pour le prêtre soldat. Séparé de sa paroisse, de ses frères, de ses supérieurs, enrôlé dans des rangs nouveaux et sous une hiérarchie toute différente, le prêtre aurait été un déraciné si l'Hostie ne l'avait suivi partout et s'il n'avait retrouvé en elle tout ce que la guerre lui arrachait. Par l'Eucharistie, le prêtre soldat est resté partout homme de Dieu et homme des âmes. Grâces à Dieu ! les heures tragiques sont passées et M. le chanoine Thellier de Poncheville va proposer à ses confrères ce que l'Eucharistie doit être pour eux aujourd'hui. S'ils veulent étendre le Règne du Christ autour d'eux, les prêtres doivent l'affermir d'abord en eux; la messe est l'instrument quotidien de cette emprise totale du Christ sur ses ministres. « Nous ne ferons pas croire à « la divinité de Notre-Seigneur en la démontrant avec des argu- « ments, mais en la montrant avec des vertus. Si nous voulons « vivre dans la logique de notre état, nous ne pouvons être des « consacrés qu'en étant des immolés. » L'éloquence si convaincue et si apostolique de M. le chanoine Thellier de Poncheville a tôt

fait de conquérir son auditoire et de l'entraîner à sa suite dans une atmosphère sereine de générosité et de sacrifice. Ce magnifique programme de perfection sacerdotale s'achève et se résume dans le rappel du mot du cardinal Mercier en son testament spirituel à ses prêtres : « Vivre de votre sacerdoce, c'est avant tout célébrer saintement la messe. »

Le soir, plusieurs centaines d'hommes étaient réunis au pied de la chaire de Saint-Michel pour entendre le discours de Mgr Tissier sur « L'Eucharistie et la paix », exposé magistral dont nous regrettons de ne donner qu'un pâle résumé. L'Eucharistie est un facteur de paix à un double titre : par son ministre, le prêtre, et plus directement encore par ses effets propres. Le prêtre est artisan de concorde et d'union, parce que son Évangile enseigne les vertus pacificatrices d'humilité et de charité, parce que son pardon remet dans l'ordre les consciences troublées — le péché est par nature anarchique —, parce que son Eucharistie unit et confond tous les cœurs dans la participation à une même vie divine. Une même foi dans l'Eucharistie établit entre les hommes une parfaite unité de pensée; la rencontre à une même table de famille fait disparaître toutes les inégalités; mais surtout la communion au Christ immolé est un pressant appel à la charité et au dévouement.

La troisième journée du congrès allait reprendre cette dernière idée et traiter de : *L'Eucharistie, principe d'apostolat*. A vrai dire, à la section des dames, les rapports ramenèrent le sujet à un point très précis : « Le règne du Christ s'établissant dans la famille par l'Eucharistie ». Jamais on n'avait vu autant de monde que ce jour-là aux séances d'études; jamais, non plus, elles ne furent plus intéressantes. A maintes reprises, le rapport deMgr Dubourg sur l'Eucharistie et le mariage fut interrompu par de vifs applaudissements. On souligna, entre autres, la suggestion suivante : Pourquoi les jeunes époux, qui communient généralement le matin de leur mariage, ne le feraient-ils pas, à la plus grande édification de tous, au cours de la cérémonie nuptiale elle-même ? Ils scelleraient ainsi dans le Christ leurs serments, et leur communion en lui serait le type de la parfaite fusion de leurs deux

vies. Mgr Petit de Julleville étudia ensuite la question de l'éducation eucharistique des petits enfants dans la famille. On souhaiterait une large diffusion à ce rapport qui épuisa vraiment le sujet. Les parents qui hésitent encore à laisser communier tôt et souvent leurs chers petits y trouveraient la réponse à toutes leurs objections; et ceux qui ont expérimenté la difficulté de la formation eucharistique des enfants seraient grandement aidés par les conseils d'un maître éducateur.

A la section des jeunes fillles, ce furent Mgr Courcoux et Mgr Grente qui, avec autant de sûreté de doctrine que de fine psychologie, firent ressortir le rôle de la communion dans la vie de la jeune fille moderne. « Si les hommes font la loi, « dit Mgr Grente, les femmes font les mœurs... Que sera dans « dix ans, dans vingt ans, l'adolescente d'aujourd'hui ? En elle, « verrons-nous s'incarner une rédemption, une déception ou un « scandale » ? C'est dans l'union au Christ par l'Eucharistie que la jeune fille trouvera la protection contre les dangers qui la menacent, l'aliment des vertus cachées et solides, le secret d'une générosité persévérante, la soif du dévouement.

Après l'hommage ingénu des enfants, après la science des théologiens, le zèle et l'expérience des hommes d'œuvres et des pédagogues, voici que les arts vont, à leur tour, glorifier l'Eucharistie. Le samedi après-midi, dans l'*Aula Maxima* de l'université catholique, eut lieu la première exécution de l'oratorio *Panis Vitae*. Le texte de M. l'abbé Paul Bayart est divisé en deux grandes parties : les figures de l'Eucharistie dans l'Ancien Testament, sa promesse et son institution dans le Nouveau. Dans la poésie française, très sobre et qui serre de près le texte biblique, s'insèrent de temps à autre des versets de l'office du Saint-Sacrement. La composition musicale de M. Edmond Dierickx s'adapte très heureusement à cet ensemble. La progression du sentiment suit à merveille celle de l'idée; l'alternance de la polyphonie et du plain-chant écarte toute monotonie. Le succès fut, à juste titre, des plus vifs.

Les grandes cérémonies du dimanche 5 juillet allaient clôturer brillamment le congrès. Au moment de commencer la messe pontificale, le légat fit donner lecture d'une courte note dans

laquelle il demandait une prière ardente pour le Pape qui venait « de faire paraître une encyclique (1) d'une exceptionnelle gravité pour l'avenir de l'Église ». Le mot d'ordre fut transmis par les hauts-parleurs jusqu'aux extrémités de la plaine. Les quelque cent mille fidèles présents vont se rencontrer dans un sentiment de filiale compassion pour le Père qui souffre. Aussi est-ce dans une atmosphère de gravité et de ferveur que se déroule la liturgie très solennelle de cette messe.

A l'Évangile, Mgr Gerlier, évêque de Tarbes et de Lourdes, exalte les triomphes de l'Eucharistie à travers les siècles et les merveilles cachées qu'elle accomplit aujourd'hui encore au plus intime des cœurs. Tout de suite, comme pour lui donner raison, la foi de toute la foule s'exprime en un *Credo* particulièrement convaincu; non moins impressionnant est le silence parfait qui règne au moment de l'élévation. Lorsque le légat se retire, le cri de « Vive le Pape » retentit comme une protestation d'indéfectible attachement.

L'après-midi eut lieu la procession de clôture. Il était deux heures lorsque les hommes commencèrent à défiler devant la tribune des prélats, dans la cour d'honneur de Saint-Maur. Ils marchaient en rangs serrés de huit : délégués de la jeunesse catholique de toute la France, membres des confréries du Sacré-Cœur ou du Saint-Sacrement, jocistes, mineurs en habits de travail, représentants de l'immigration polonaise. Tout à coup une vague d'admiration court le long de la foule des spectateurs. Cent trente magnifiques bannières s'avancent en lignes de trois, véritable forêt de drapeaux en marche. Ce sont les « Bonden van het Heilig Hart » de Belgique : trois mille cinq cents ligueurs des Flandres, d'Anvers et du Limbourg (2).

Pendant deux longues heures, le flot passa... Des hommes, rien que des hommes, quatre-vingt, cent mille, peut-être.

Sur un parcours de deux kilomètres environ, les rues de La Madeleine et le grand boulevard Lille-Tourcoing-Roubaix

(1) L'encyclique sur l'Action catholique en Italie, publiée la veille par les journaux du soir.

(2) Tous ces hommes avaient communié le matin, plusieurs bien avant l'aurore.

étaient très gracieusement ornés. Aux fenêtres, le long des façades, en guirlandes entre les arbres, partout des roses. Les femmes de France n'en avaient-elles pas confectionné un million ! Le cortège défilait entre deux haies très denses de spectateurs, huit à dix rangs de chaque côté. Toute cette foule était splendide de respect et de piété. Et ce n'était pas un des moins heureux détails de l'organisation de ce congrès, qui abondait cependant en dispositions ingénieuses, que cette centaine de hauts-parleurs répartis sur tout le parcours de la procession et qui permettaient à plus de deux cent mille personnes de s'unir dans un même chant de foi et d'amour en l'honneur du Saint-Sacrement.

Vers quatre heures et demie, le clergé peut se mettre en marche à son tour : religieux en habit de chœur, vicaires et curés, chapitre de Notre-Dame de la Treille, prélats, abbés mitrés, vingt-cinq évêques et archevêques. Enfin porté par le légat, dans l'*Ostensoir de la Réparation*, le Saint-Sacrement.

A travers l'esplanade où la foule s'est massée depuis des heures, les scouts ont ouvert un passage et voici qu'apparaît là-bas, sur les degrés du reposoir, la féerie de centaines de drapeaux et de bannières noyés dans les feux du soleil.

Dans ce cadre de splendeur, le *Te Deum* éclate irrésistible. Malgré l'imperfection de toute prière ici-bas, il fait songer au cantique de louange que les peuples sans nombre de la Jérusalem céleste chantent à l'Agneau immolé ! É. BERCH, S. I.